

Yves Pagès, un écrivain en phase avec le festival Confrontation

Il vient de sortir "Le soi-disant", un roman se situant dans les années soixante-dix. Invité par la librairie Torcat, Yves Pagès participe aussi à l'un des débats du festival où il dédicace son livre. Rencontre.



Yves Pagès, écrivain et éditeur, passionné par le cinéma. Photo Harry Jordan.

Yves Pagès aime le territoire de l'enfance. Avec *Le soi-disant*, roman réjouissant et haut en couleur, il nous fait vivre l'année 1973 dans la peau de Romain, élève du tristement célèbre collège Pailleron. Le romancier réussit à la fois une chronique des années 70, le portrait truculent d'un enfant rebelle et une réflexion en creux sur le cinéma. Sa présence à la 44^e édition de Confrontation est comme une évidence. Nous l'avons rencontré dès son arrivée à Perpignan.

"Le soi-disant" est un roman à tiroirs, avec le fait divers du collège, le personnage de Romain, le cinéma. Quel a été le point de départ ?

Il n'y a pas un seul élément déterminant. Je voulais revenir m'installer dans l'imaginaire d'un enfant de 10-12 ans, ce moment où l'on sort de la petite enfance et où on n'est pas encore dans l'adolescence. Il y avait aussi les années 70, qui correspondent à mon propre ancrage, c'est l'élément autobiographique du livre. Le collège Pailleron brûle alors que j'habite Paris. Honnêtement, je pensais que ce fait divers ne prendrait que 15 pages, je me suis fait piéger. Ça ne devait être qu'un point de départ spectaculaire, romanesque. L'idée du roman, elle vient au moment où j'arrive à trouver l'angle qui me permet de parler de tout ça, de faire tenir ces éléments ensemble.

Et le cinéma ?

Je voulais qu'il y ait un rapport avec le cinéma. Ecrire avec une contrainte formelle liée au ciné-

ma. J'avais envie d'une histoire où la mémoire serait extrêmement floue, qu'on ne sache pas vraiment si elle vient du vécu ou du cinéma. Alors, j'ai écrit sur impression cinématographique. Et même si ce film est postérieur à l'époque où se situe le livre, *Cria Cuervos* en a été le fil rouge. Alors, j'ai visionné plein de films. La contrainte de la date de l'incendie du collège m'a beaucoup servi. Qu'y avait-il sur les écrans ce jour-là ?

Pourquoi un enfant de 11 ans ?

Parce que c'est l'âge des malentendus avec le réel. On comprend, on perçoit les choses, mais de manière décalée. C'est un bon moteur d'écriture le fait d'être décalé. C'est bien longtemps après que l'on comprend des choses que l'on a perçues à cet âge. L'enfance est un lieu où l'on perçoit bien la nature humaine. Je voulais montrer qu'il n'y a pas d'intentionnalité pure, pas de criminel ou d'in-

nocent nés. Mon personnage a lui-même des doutes sur le fait qu'il est victime, coupable, complice, innocent ou témoin.

Vous avez évoqué des contraintes d'écriture. Êtes-vous un écrivain oulipien ?

En tout cas, je ne suis pas un romancier qui commence avec une histoire, un plan, des personnages. Je me donne des contraintes, généralement au cours du premier chapitre. Là, c'était de mé-

langer des films au réel et qu'on revienne toujours sur la période des trois jours de l'incendie. De ce point de vue, c'est incontestablement oulipien. Pérec et Queneau sont les deux oulipiens que j'admire le plus et c'est finalement parce qu'ils transgressent les contraintes, qu'ils lâchent des choses d'eux-mêmes.

N'êtes-vous pas tenté par le passage derrière la caméra ?

Absolument pas. En revanche, je suis d'une génération qui est beaucoup allée au cinéma, nourrie de films américains et italiens. Mais la cinéphilie m'a toujours un peu agacé. Il y a des dogmes qui n'existent plus en littérature. Le cinéma est ma première nourriture culturelle, j'y ai vécu de très grandes émotions. Le cinéma a été le prisme de ce livre.

A vous écouter, on a l'impression que vous faites plus confiance au cinéma pour refléter une époque ?

Je trouve que le cinéma est une imprégnation de son époque. On voit les effets de mai 68 par exemple qui apparaissent beaucoup plus dans certains films que dans les témoignages. Est-ce qu'il y a ça dans les livres de l'époque ? Je pense que la littérature a du mal à faire ça, à coller au réel. Ou alors elle est trop dans l'air du temps, elle fait preuve de trop d'opportunisme sur les sujets traités, elle cherche à être en connexion avec les préjugés idéologiques du moment.

Recueillis par J.M.C.

"Le soi-disant". Editions Verticales. 293 pages -18,90 euros.

Little Big Pyromane

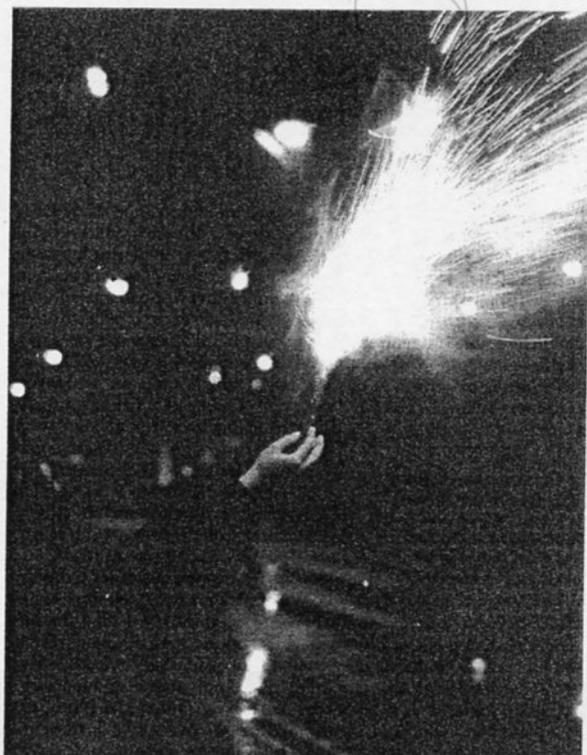
Un autoportrait halluciné d'Yves Pagès en enfant incendiaire

Il y a longtemps que cela sent le cramé chez Yves Pagès. Ce gamin de *Prières d'exhumer* qui « brûle en lui plus de charbons ardents que vingt destins criminels » et menace comme une braise, « foyer dormant d'une insurrection ». Et maman qui fume en cachette dans *Le Théoriste*, où remontent des souvenirs d'enfance épidermiques, dont cette histoire de court-circuit criminel à cause duquel l'immeuble d'à côté part en fumée. Jusqu'à ces *Gauchers* (1) où des mômes de 13 ans s'inventent des jeux pour mieux déjouer le huis clos familial ou scolaire et se racontent des bobards en menaçant de mettre le feu à l'école...

Nous voilà, quoique en pleine fiction, sur le chemin de cendres froides qui mène peut-être à ce qui hante l'auteur depuis le début des années 1970 : l'incendie du CES Edouard-Pailleron. On retrouve dans *Le Soi-Disant* la propension du jeune narrateur (11 ans, cette fois) à disparaître, se faire oublier, se cloîtrer dans sa chambre pour dévorer des livres. On respire encore l'odeur du feu quand il raconte comment, fils d'un projectionniste sorti fumer sa clope dehors parce que c'est interdit dans la salle des machines, il est incapable d'arrêter le projecteur en surchauffe et laisse la pellicule se carboniser.

Brasier criminel

On comprend vite que nous avons affaire à une graine d'affabulateur, mais Romain Yves Emile Anselme, né le 22 septembre 1962, se retrouve vite fait au commissariat, suspecté d'avoir allumé le brasier criminel qui a coûté la vie à vingt de ses camarades, d'autant qu'il aurait dû y être, dans sa classe de sixième, au lieu de s'initier à la philosophie avec un certain Kant, aux trousseaux duquel se lance la police pour vérifier son alibi.



K.KREBS/PLAINPICTURE

On comprend surtout que l'adolescent, fugueur halluciné et contestataire inné, tente d'agir selon ce qu'il a lu, cru comprendre ; qu'il est troublé par cette injonction du *Traité de philosophie pratique* mettant en garde contre la tentation de faire de son désir intime une loi universelle, ce péché d'orgueil ; bref, qu'il a du mal à choisir sa vocation, entre le principe de plaisir et le principe de réalité.

Soumis au diagnostic d'un expert, le môme est épinglé atteint d'un « complexe d'identification bipolaire », « responsable de

ses actes au moment où il ne les avait pas commis », « consentant par omission et fautif par divergence » (c'est Yves Pagès qui gratifie l'expert d'un humour assez rare dans la profession). Tandis qu'on le soigne, sous contrôle judiciaire et accompagné d'une protection psychologique adaptée, Romain raconte sa vie, son enfance, en fouillant les tiroirs de sa sœur, attisant sa conscience embrouillée par des images volées aux films cultes de l'époque, dans lesquels il se projette en hors-la-loi bizuté par des chasseurs de Sioux, « *Little Big Pyromane* », « *Indien métro-*

politain en lutte armée avec la planète entière ».

Ce psychisme voué à l'insurrection lui fait attendre l'heure des brasiers, manifester du bon côté de la barricade, se réjouir que les lycées brûlent et chanter « *L'Internationale sera le genre bobouin* ». Romain ne déterre pas seulement sa hache de guerre contre le ministre de l'éducation nationale et les détracteurs de dieux à barbe rousse (Hugo, Fanon, Jésus et Marx). Il s'en prend à son père qui programme des navets hollywoodiens au lieu de sortir un Wiseman, un Marker ou un Watkins, qui envoie chier « *les branlotins de la Nouvelle Vague* » et « *les marginaux du ciné-tract* ». Y'a du grabu-

Le Soi-Disant d'Yves Pagès

Verticales, 296 p., 18,90 €.

ge chez les parents. Pendant que papa éructe contre les « *mao-cryptiques* », maman file sur les hauts plateaux du Larzac ou aux portes des usines Lip à Besançon, prétendant pour rapporter des fromages de chèvre ou une montre.

La prose d'Yves Pagès est un feu d'artifice, son autoportrait délirant la confession d'un idéaliste calciné. L'instinct des antinomies naturelles et des oppositions de principe, l'inguérissable esprit de contradiction le poussent à jouer au lecteur un bon tour. A-t-il ou non brouillé les pistes exprès, faut-il croire tout ce qu'il raconte ? Trou noir, souvenirs d'emprunt, fantaisie psychanalytique ? Devant les juges, sa parole contre la leur, ça compte pour presque rien. Au tribunal de la littérature, Pagès est acquitté, avec les félicitations du jury. ■

Jean-Luc Douin

(1) *Prières d'exhumer* et *Le Théoriste* ont été édités chez Verticales. *Les Gauchers* est disponible en Points.

LIVRE *Entretien*

Le Soi-disant. Les cendres de Pailleron et des années 1970

Dans « le Soit-disant », Yves Pagès revient sur l'incendie du collège Édouard-Pailleron en 1973, à travers la langue bien pendue d'un enfant. Une radiographie de la société des années 1970.

Une plongée dans la tête d'un gamin de « onze ans moins des poussières ».

Mais pas n'importe lequel. Car Romain a cet âge de l'entre-deux, entre la naïveté enfantine, l'imaginaire halluciné et les questionnements philosophiques. Maman est militante féministe, Papa est un looser sympathique, qui a abandonné ses rêves pour tenir un petit cinéma de quartier. Pour revenir sur ce paysage social et politique des années 1970, Yves Pagès a choisi d'ancrer son récit autour du fait divers de l'incendie du collège de la rue Édouard-Pailleron, à Paris, qui fit vingt morts en quelques minutes, bouleversant l'opinion publique. Mais dans « le Soit-disant », le 6 février 1973, Romain est à son balcon quand le collège s'enflamme, tentant de comprendre quelque chose du livre d'un certain « Manuel Kant ».

Il fugue, réapparaît trois jours plus tard pour apprendre qu'il y a vingt victimes. Dans une langue à rebondissement, une trame policière se tisse autour de son absence, dont on le somme de s'expliquer, de fournir un alibi. Et il faut suivre le rythme des pensées de ce petit garçon attachant qui radiographie avec tendresse la société des années 1970, des débats politiques et l'esprit contestataire post 68 en passant par les films de Godard jusqu'aux tubes de Polnaref. Cette « soit-disante » année 1973 a le goût de la madeleine de Proust pour Yves Pagès, qui fait découvrir ici une langue juvénile et survoltée. Brouillant les pistes de la narration, « le Soit-disant » est une surprise incroyable,

« J'ai évolué dans les décombres de cette utopie inventive, généreuse et solidaire de 68. »

HD. Pourquoi avoir fait de l'incendie du collège Pailleron la matière de votre nouveau roman ?

YVES PAGÈS. Il s'agissait d'un élément traumatique, un point de départ de ce jeune narrateur jusqu'à son adolescence. Mais j'ai créé un dispositif dont je n'ai pas réussi à m'échapper tant il s'est avéré riche. Ce fait divers brassait énormément d'éléments, à la fois pour l'intériorité du gamin, mais aussi pour ce qu'il révélait du paysage politique et culturel des années 1970. J'ai vécu ce drame de l'incendie du collège Pailleron avec un effet retard, comme un événement consumé entrant dans une mythologie. Car

un livre mille-feuille à déguster, de ceux qui marquent le parcours d'un lecteur. Rencontre.

j'ai évolué dans ces décombres de cette utopie festive, inventive, généreuse et solidaire de 68, dont je n'ai senti que le goût de suie et l'arrière-goût des désillusions.

HD. Vous aviez l'âge du narrateur à l'époque des faits, gardez-vous un souvenir précis de cet incendie et des polémiques qu'il a provoquées ?

Y. P. Je vivais dans le quartier du Bas-Marais qui était très populaire à l'époque. Je fréquentais le même atelier extrascolaire qu'une jeune fille qui a péri dans cet incendie. Mais je n'ai aucun souvenir ni de son nom ni de son visage. Mon parti pris était de réinventer une histoire assez proche des faits réels en suivant la chronologie des événements. Car au début, on a cru qu'il s'agissait d'un accident. La polémique est née de ces préfabriqués qui crament en vingt minutes, construits dans la foulée d'un grand discours volontariste alors qu'il s'agissait

de structures construites au rabais par l'éducation nationale. Après une semaine, l'enquête a révélé que deux gamins avaient mis le feu à une poubelle. Si cet événement m'a marqué, c'est certainement qu'en tant qu'enfant on pouvait à la fois s'identifier aux victimes autant qu'aux coupables. De quel gamin l'idée de mettre le feu à une poubelle n'a jamais traversé l'esprit ? Ce sont des enfantillages de gamins. Or, là, on se rend compte des conséquences dramatiques alors qu'il n'y avait aucune intention de donner la mort. Tout cela a dû tourner la tête de l'enfant que j'étais. Et c'est cette impression que j'ai voulu donner dans le mouvement général du livre, cette boucle de pensées qui tourne les choses à l'envers.

HD. Vous présentez 1973 comme une année charnière dans l'histoire politique française.

Y. P. On sent encore l'incandescence de 68, dont



C. HELIE/GALLIMARD



les idéaux sont en train de tomber en cendres. C'est aussi la fin du gauchisme. Mon premier souvenir, c'est l'élection de Giscard, ce vieux monsieur moderne, ce personnage de majordome chez Tintin, qui accorde la majorité à dix-huit ans. Même si sur le social, il est plus à droite que jamais, ce que je comprendrai plus tard quand moi-même je vais me politiser. Pailleron est très révélateur de cette transition politique. On est en février 1973, à quelques semaines des élections législatives que la gauche aurait dû remporter. Pailleron suscite un lever de bouclier de la gauche : « Vous avez par souci d'économie budgétaire construit des collèges qui peuvent devenir des lieux de mort pour nos enfants. » Il y a une vive dénonciation de la responsabilité des pouvoirs publics, y compris chez les parents qui viennent de perdre leurs enfants. Et puis on découvre que c'est deux gamins qui ont mis le feu. Ça donne lieu à une polémique extrêmement violente. Les polémistes de droite utilisent « le péril gauchiste », dénoncent ces « chevelus laxistes », instrumentalisent des choses qui ont toujours existé, la violence des gamins étant soit-disant le signe d'une faillite morale. Cette rhétorique résonne follement avec la fin de campagne de Sarkozy. On se demande si, à 30 ans de distance, nous ne vivons pas la fin de cette contre-révolution de droite, de cette reconquête pour tourner définitivement la page des grandes conquêtes sociales. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MAUD VERGNOL
mvergnol@humadimanche.fr

« Le Soit-disant ». Yves Pagès. Éditions Verticales. 18 euros. Ses autres livres : « Plutôt que rien » (Seuil), « Prières d'exhumer » (Verticales).

LA CHRONIQUE DE GHISLAIN COTTON

Fait divers



On se souvient peut-être que, en 1973, un incendie dévasta le collège de la rue Pailleron, à Paris, faisant de nombreuses victimes. C'est autour de ce fait divers dramatique qu'Yves Pagès construit une fiction centrée sur Romain, un jeune garçon qui relate à sa manière les tribulations vécues à l'occasion de l'événement. Narration toute empreinte des projections, des beaux désordres et des singularités de l'univers enfantin. Un univers que Pagès explore volontiers dans son œuvre, notamment pour le confronter à la société des adultes comme dans *Le Théoriste* (Verticales, 2001), non sans multiplier les énigmes, les ambiguïtés et les doutes qui président à cette confrontation. Un tiercé qui joue gagnant aussi dans *Le Soi-disant*, comme le titre le suggère d'emblée.

Que faisait Romain « ce mardi 6 février 1973, vers 19h 15 » ? Comme il l'explique lui-même : quand le feu s'est déclaré, il était seul dans l'appartement familial qui fait face au collège Pailleron. Son récit à ce propos est d'autant plus brouillon et embrouillé qu'il s'y mêle un tas de quiproquos et de malentendus. Jusque dans le livre qu'il s'efforçait de lire : un traité de philosophie kantienne pris par erreur à la bibliothèque, en lieu et place d'une BD. A cette heure-là, son père, gérant de *L'Albatros*, un cinéma de quartier, projetait des westerns et sa mère, championne des causes humanitaires, militait quelque part dans l'hémisphère Sud. Quant à sa bien-aimée sœur Marianne qui n'est pas sans alimenter les énigmes ambiantes, elle prenait une leçon de musique dans une salle du collège, avant de se retrouver prisonnière des flammes. « Il n'y avait personne pour confirmer que j'étais chez moi, alors on n'a pas voulu croire à mon alibi » : c'est bien ce que Romain prévoyait

en fuguant durant plusieurs jours, ce qui, bien entendu, ne pouvait qu'aggraver son cas après qu'on l'eut rangé parmi les victimes de l'incendie. Avec cette mort présumée et l'état de Marianne, gravement brûlée, ses parents « avaient deux victimes à leur actif et, du coup, un

rôle de premier plan dans le comité des plaignants », mais avec « un deuil de moins dans la balance (...), ils risquaient de perdre leur place ».

Voilà qui donne une idée des jugements et des sentiments, d'ailleurs fluctuants, qui animent Romain et le récit où Pagès, toujours avec cet art consommé d'investir le regard de l'enfance, multiplie les pistes, les suggestions et les ouvertures sur des doutes majeurs qui reflètent ses



propres conceptions sur la précarité des prétendues réalités. Sans se donner l'impossible mission de les dissiper. On retrouve aussi sa volonté de pourfendre au passage les grandes inconséquences et les crimes ordinaires qui affectent et infectent notre planète. Qui aurait

cru que les événements connexes à l'incendie d'un bahut parisien auraient mené à des réquisitoires musclés et solidement documentés sur le sort odieux fait aux Touareg ou aux Indiens d'Amérique ? Dans un « monde où », quoi qu'en ait écrit Edouard Pailleron soi-même, « l'on s'ennuie » moins qu'on « ennue » les autres... ●

Le Soi-disant, par Yves Pagès. Verticales, 296 p.

Paris brûle-t-il ?

A partir de l'incendie du collège Pailleron en 1973, Yves Pagès réussit la chronique d'une enfance rebelle doublée d'une peinture des années 1970 et d'une réflexion sur le cinéma. Portrait d'un enragé.

Le soir du 6 février 1973, Yves Pagès regardait la télévision chez sa grand-mère, en banlieue parisienne. « Comme c'était un mardi, il devait y avoir *Les dossiers de l'écran*, avec sa musique si effrayante... », se souvient-il. Cette nuit-là, un incendie ravagea le collège Edouard-Pailleron, dans le XIX^e arrondissement de Paris. Vingt personnes perdirent la vie, parmi lesquelles seize enfants. Cet événement tragique fit la une de tous les journaux français, que ce soit sur papier, à la radio ou à la télévision. « Avec tous ces directs, j'avais pour la première fois l'impression de vivre quelque chose de marquant et que l'Histoire était en marche devant moi, et que j'en faisais partie. » Même s'il n'était pas sur les lieux, Yves Pagès s'est senti touché personnellement par le drame : une petite fille, qui était dans le même atelier de poterie que lui, a péri dans les flammes. Devenu père de famille, cet écrivain de 44 ans a un enfant qui a justement l'âge de cette gamine disparue. C'est peut-être pour cette raison qu'il s'est lancé à corps perdu dans *Le soûlisant*, roman d'une rare ambition basé sur ce fait divers qui traumatisa la France pompidolienne. Sa réussite littéraire ne tient pas à ce seul ressort biographique ; elle est le fruit d'un parcours, tourné aussi bien sur la littérature que sur l'observation sociale. Né en 1963, Yves Pagès a grandi à Paris, dans le quartier des Arts et Métiers, non loin du trou des Halles – « à l'époque où le quartier était encore très métissé... » Après une



Yves Pagès tenant le *Paris Match* relatant l'incendie du lycée Pailleron.

hypokhâgne au lycée Henri-IV (d'où il sera renvoyé, pour absentéisme et mauvais esprit), il continua ses études de lettres. Quoique recalé au concours d'entrée de la rue d'Ulm, il persiste, jusqu'à rédiger une thèse de doctorat consacrée à Louis-Ferdinand Céline. « Comme j'étais toujours très mauvais en examen et en concours, ironise-t-il, j'ai évidem-

ment tout raté lorsque j'ai cherché à devenir maître de conférences. Peut-être ai-je cherché à ne pas devenir comme mon père, qui était prof de fac... » Comme il faut bien vivre, Yves Pagès exerça de nombreux petits boulots : libraire, vendeur de glaces, pion ou critique rock. Chargé de cours d'écriture de scénarios à l'université de Paris-VIII,

il publia un premier roman, *La police des sentiments* en 1990. Passionné de théâtre, cet ancien « élève moyen et déconneur » (selon ses propres termes) travailla également comme dramaturge, comédien ou animateur d'ateliers pour la compagnie Valsez-Cassis, avec laquelle il transposa sur les planches son deuxième roman, *Les gauchers* (inspiré par son expérience de surveillant). En 1998, Pagès s'exila pendant un an à la Villa Medici. A son retour, Bernard Wallet lui proposa de rejoindre les éditions Verticales*, tout d'abord comme « petite main » et, depuis quatre ans, en tant qu'éditeur. « Je lui en serais toujours reconnaissant. C'est quelqu'un qui a le souci de transmettre à des plus jeunes, attitude particulièrement rare chez les hommes de lettres de sa génération, qui ont tendance à oublier les beaux discours de leur jeunesse... » La littérature semble ainsi chez lui indissociable de l'engagement politique. Son activisme lui valut d'être sous les feux de l'actualité, lors du Salon du livre 2004 : en voulant interpellier le président Chirac lors de l'inauguration, il se retrouva jeté à terre par des agents du service de sécurité. Yves Pagès serait-il toujours un sale garnement cherchant les coups ? « Enfant, j'aimais jouer avec le feu et, à de nombreuses reprises, j'ai fait péter les plombs chez moi – au sens propre comme au sens figuré. »

Une reconstitution d'une grande véracité

Lorsqu'on entend ces paroles, on ne voit plus du même œil le personnage qui, du haut de sa fenêtre, regarde le CES Pailleron brûler. Ce spectateur de « onze ans moins des poussières » s'appelle Romain Anselme. Fils d'un gérant de cinéma en déclin et d'une « ingénieuse du son » (« d'accord, je sais que, selon la grammaire, ça s'accorde jamais au féminin », souligne le narrateur), celui-ci a disparu pendant trois jours. La police s'interroge et l'interroge. Aurait-il un lien avec ce feu qui s'est déclaré ? Sa sœur Marianne, gravement brûlée lors des faits, serait-elle mêlée à cette affaire ? Et surtout, le multiredoublant Cyril – dit « Zippo » – aurait-il cherché à se venger de sa condition de bouc émissaire du collègue ? On pourrait se contenter de noms, de coupables même pas majeurs, mais cette catastrophe révèle en même temps un malaise : comment peut-on laisser des enfants dans des

bâtisses susceptibles de s'écrouler en moins d'un quart d'heure ?

Alors que certains en appelaient à la responsabilité de l'Etat, d'autres voyaient là la conséquence de l'esprit de Mai 68 ! Yves Pagès nous montre alors deux journaux relatant les faits de manière opposée : un *Charlie Hebdo* aux dessins plus provocateurs que jamais et un *Paris Match* à couverture rouge. « Dans ce numéro, nous montre l'auteur, on peut trouver un article hallucinant de Jean Cau, qui nous explique en substance : c'est bien triste si le feu brûle, mais on n'y peut pas grand-chose... » C'est à partir de tous ces documents qu'il a reconstitué, avec une grande véracité, l'époque, les lieux et les idées politiques. « Je ne peux pas compter sur ma mémoire, qui, même si elle m'a inspiré des livres, m'a toujours joué des tours... » Loin d'une simple succession de détails marqués « 1973 », Pagès fonde sa langue, proche de l'oralité, en mêlant des mots datés avec d'autres plus contemporains, comme s'il cherchait à réconcilier l'enfant qu'il était avec l'adulte qu'il est devenu.

Cette « double identité » trouve son illustration dans la figure récurrente d'Emmanuel Kant, objet de curiosité pour le narrateur et vieux sujet de dissertation pour son géniteur. Mais le philosophe de Königsberg nous rappelle que *Le soi-disant* nous parle avant tout de la morale, dont les garnements sont loin d'être dépourvus. Malgré leur inhérente perversité.

Mais *Le soi-disant* trouve sa clé dans sa phrase d'ouverture, attribuée à Pasolini : « Filmer, c'est écrire sur du papier qui brûle. » Les amoureux du septième art salueront la justesse de l'évocation des salles de quartier, de la cinéphilie des années 1970 (avec ses querelles de clocher), et la réflexion ludique sur la création artistique comme outil de mémoire. Ironie du sort, un peu plus d'un an après le drame de Pailleron, un autre incendie fit les beaux jours de l'actualité, avec la sortie sur les écrans du film catastrophe *La tour infernale*. Mais, cette fois-là, il ne s'agissait que de cinéma.

Baptiste Liger

* Où il publia, entre autres, *Petites natures mortes au travail* en 2000 et, l'année suivante, *Le théoriste* (prix Wepler).

★★ *Le soi-disant* par Yves Pagès, 294 p., Verticales, 18,90 €



Cinema Paradiso

Yves Pagès revient sur un fait divers des années 1970, l'incendie du collège Pailleron à Paris, à travers le récit haut en couleur d'un enfant épris d'histoires



Le 15 février 1973, des centaines de Parisiens avec leurs enfants viennent rendre hommage aux victimes de l'incendie du collège Édouard-Pailleron.

**Une enfance,
heureuse ou déchirante
c'est selon, marquée
par un fait divers, réel,
que l'auteur prend
pour toile de fond
de sa (soi-disant) fiction.**

LE SOI-DISANT

d'Yves Pagès

Verticales,
294 p., 18,90 €



On se souvient du Momo de Romain Gary, gosse paumé des hauts de Belleville immortalisé en caïd au grand cœur dans *La Vie devant soi*, en 1975. Yves Pagès lui offre aujourd'hui un cousin littéraire, Romain, un garçon vif et audacieux de 10 ans, lui aussi narrateur de sa propre histoire. Et c'est tout le quotidien truculent d'un quartier populaire parisien au début des années 1970 qui revit dans son récit plein d'esprit, où les idées jouent avec les mots et vice versa. Une enfance, heureuse ou déchirante, c'est selon, marquée par un fait divers, réel, que l'auteur prend pour toile de fond de sa (soi-disant) fiction.

Le 6 février 1973 au soir se déclarait l'incendie du collège Pailleron à Paris. Il

fit 20 morts en quelques minutes, marquant durablement l'opinion. Vingt morts quand des révolutions sanglantes en font 20 000 à l'autre bout du monde, mais 20 morts à portée de voix, de l'autre côté de la rue, dans un drame épié par Romain derrière les carreaux de son «*appartement témoin*». Demeuré trois jours introuvable, il est interrogé au commissariat du 19^e arrondissement. Témoin du drame, premier suspect. Est-il un peu, beaucoup ou pas du tout à l'origine de l'incendie? Et qui est ce Manuel Kant qui lui tenait compagnie pendant que les enfants de l'école de musique restaient prisonniers des flammes? Ne comptez pas sur Romain pour balancer le coupable, la question restera pendante, et la réponse se dessinera peu à peu. Là n'est pas le plus important. La bonne littérature s'appuie toujours sur des prétextes pour revenir vers ses thèmes de prédilection: la fuite du temps, la perte de l'innocence et, bien sûr, l'amour. Un amour dont Romain est affamé sans oser l'exiger, fils de parents absents dans une famille où chacun trouve toujours

«*sa bonne excuse pour aller faire son cinoche ailleurs*». Autant alors jouer les Holden Caulfield...

Avant de se faire la belle, Romain prend la poudre d'escampette dans ses propres histoires, sur les planches des bandes dessinées d'Hergé et surtout sur l'écran du cinéma de quartier tenu par son père. Des séries Z, des Charlie Chaplin ou des westerns dont la bande-son traverse le plancher de sa chambre et le bercent mieux qu'une mère aimante. Un paradis sur pellicule qu'il singe dans sa propre vie pour faire le malin, s'improvisant *Charlotte dictateur* ou *Brando ravageur*. Propulsé vedette par le sinistre médiatisé, il a désormais tout loisir d'écrire lui-même son scénario. La repartie facile et l'imagination galopante, Romain va s'en donner à cœur joie, son esprit grim pant l'escalier quatre à quatre, entre digressions et souvenirs. Au foyer où il est placé deux jours, «*deux nuits presque blanches à grandir dans ma tête, sans que ça se voie*», à la maison et avec les copains. Il sait aussi tomber le masque et la gloriole, dans le secret de sa chambre ou auprès de sa nounou

Une enfance, heureuse ou déchirante c'est selon, marquée par un fait divers, réel, que l'auteur prend pour toile de fond de sa (soi-disant) fiction.

haïtienne. Et, en attendant le retour de sa sœur, sur le papier rose du journal intime de l'adolescente où il couche les mots coincés dans sa gorge, dans ce «*cahier clandestin qui m'aidait à garder contact avec Marianne, pour déjouer son absence à quatre mains, comme dans le double album d'un certain Schubert, un grand classique des week-ends pluvieux quand elle me faisait la gueule pour se rendre intéressante*».

Ravaler les remords, balayer l'image de sa sœur sur son lit d'hôpital, dire la vérité... ou bien continuer de tracer de l'index des arabesques sur les vitres embuées.

Grandir ou pas, voilà donc le fin mot de toutes les histoires. Écartèlement douloureux quand l'adulte, psy, flic, prof ou parent, a érigé le mensonge en parole.

Se raconter en déroulant la bobine du film à l'envers, voilà sûrement le projet de l'écrivain Yves Pagès, né comme Romain en 1963. Comme il l'avait fait précédemment, notamment dans *Le Théoriste*, sis au bord du trou béant des Halles, il circonscrit un territoire, s'attache à décrire comment un événement imprègne durablement un lieu, comment un individu se construit sur une mémoire, personnelle et collective, et apprend à écrire, voire réécrire, sa propre histoire. De cet enracinement dans l'enfance qui teinte tout de douloureux et de merveilleux, le romanesque s'est souvent nourri et, dans ce domaine, la faillite reste facile. L'auteur évite les écueils, et son livre sonne juste. Ses mots, graves ou joyeux, sont à la fois ceux du narrateur de 10 ans et ceux de l'adulte, non juxtaposés mais intimement mêlés pour offrir une vérité. Pagès élargit le champ de la caméra pour donner au regard

le paysage social et politique des années 1970, charnières du siècle. Une France qui se métisse (mais on ne le dit pas encore ainsi), des mouvements contestataires qui s'affirment, comme les désirs, mieux assumés, le féminisme en marche, des jeunes gens qui veulent leur place sur la photo, dusent-ils pour cela passer quelques années en prison... Une bouffée d'air frais que les gavroches respirent au vol sans trop comprendre de quoi il retourne. Les clins d'œil abondent, saisis le sourire aux lèvres, mi-nostalgiques, mi-amusés devant cet univers d'avant l'image reine de la télévision, une époque où le fait divers était contexte avant que d'être spectacle. De ce livre aux accents truffaldiens de *L'Argent de poche* jaillissent les images en cinémascope qui jalonnent le chemin de Romain comme celui de nombre d'adolescents de son âge. Faire son trou sans s'y enterrer. Le garçon n'aurait sûrement pas renié la parole de Momo: «*Mais je ne tiens pas tellement à être heureux, je préfère encore la vie.*»

SABINE AUDRERIE

*“Ma poésie, ma Babel,
c'est le bouche-à-oreille,
des histoires usées par
des bouches différentes.”*

Yves Pagès

Ecrire, dit-il, c'est ne pas se laisser avaler par le texte des autres. Editer, c'est accepter meilleur que soi. Un tour de force quotidien pour cet agité du bouquin.

Il l'avait promis. Il l'a fait. Pas de langue de bois. Yves Pagès, 45 ans, parle comme il veut, de ce qu'il veut. Il a la fougue enfantine, la voix virile, la tchatche percutante et... pas mal de convictions. Il les assène, les revendique. Tout y passe : la vie, la politique, son travail d'auteur et d'éditeur, le travail tout court, le cinéma, la littérature. En janvier, l'agitateur d'idées, incurable pourfendeur de clichés, a publié son huitième ouvrage, *Le Soi-disant*. Un roman qui lui ressemble, frénétique, coquin. Tout y passe aussi, la vie, la politique, le travail, le cinéma, la littérature. C'étaient les années 70, l'après-68, si décrié aujourd'hui. Yves Pagès, qui en vrai libertaire fit sa thèse sur Céline, sonne le branle-bas de combat. A bas le cynisme ! Vive l'insubordination intellectuelle !

Vos livres sont publiés chez Verticales, maison d'édition appartenant à Gallimard et où vous êtes également éditeur. Cette double casquette ne vous gêne pas ?

En 1990, j'ai envoyé mon premier manuscrit par la poste à Bernard Wallet, alors éditeur chez Denoël. Quand il a créé en 1997 les éditions Verticales, je l'ai suivi, tout bonnement.

Depuis cinq ans, j'y suis aussi éditeur. Bernard Wallet m'a mis le pied à l'étrier en me disant : « *Sens-toi libre.* » Etre auteur et éditeur, ce n'est pas contradictoire, l'un et l'autre travaillent sur l'écriture. Mais attention, être auteur et journaliste, là, rien ne va plus. Je ne serai jamais critique littéraire. Jamais ! La consanguinité est une des maladies de ce milieu, on hume les sujets à la mode, on pense réseau, on est en dehors du monde. Vu ma nature, je ne suis pas inquiet sur mon sort, je ne tomberai pas dans le panneau.

Comment alliez-vous vos deux métiers ?

Je suis un libertaire très discipliné, c'est ce qui me sauve. Le matin j'écris, l'après-midi je lis. Le danger, c'est de se laisser bouffer par les textes des autres. Ils impriment des choses en moi, parfois je me sens perclus de modèles, d'audaces qui me font perdre le nord, me gâchent mon propre univers. Donc, je prends le temps. Je n'écris pas un livre par an. Je m'octroie de longues plages de maturation, je laisse les choses se dessiner, ensuite j'entre – comme on dit – en écriture, six mois, un an. Editeur est par ailleurs un métier qui s'apprend sur le tas. C'est un long apprentissage. Le carnet d'adresses, les déjeuners



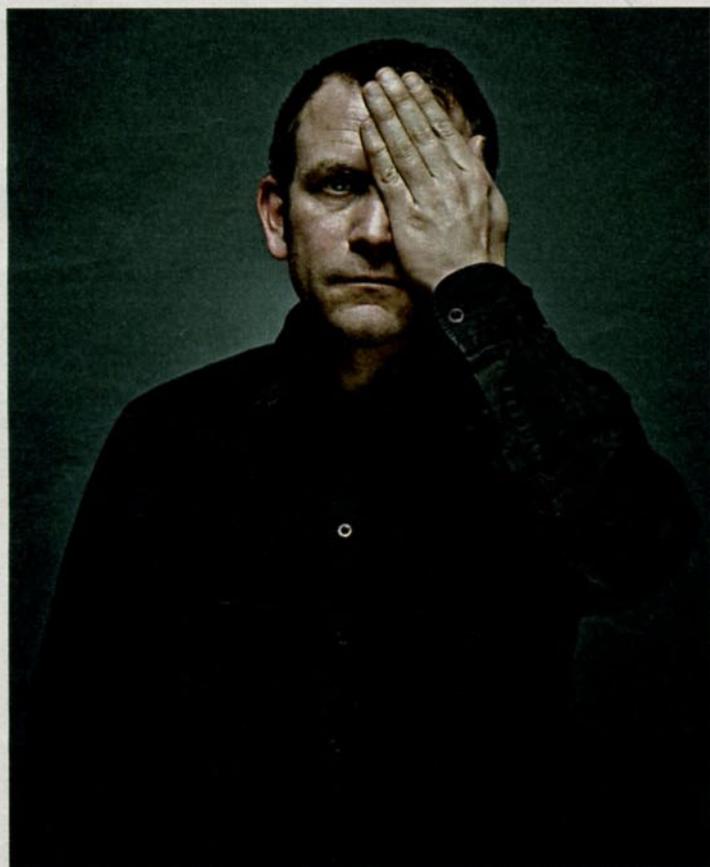
L'ÉCRIVAIN ET ÉDITEUR YVES PAGÈS ENTRETIEN

en ville, les mondanités... tout cela, c'est du flan. Bernard Wallet m'a appris la générosité. Être éditeur, c'est avoir l'orgueil de s'intéresser à l'autre sans avoir envie de prendre le dessus sur son texte, sans vouloir y mettre son grain de sel, et en faisant abstraction de sa propre jalousie. Il faut apprendre à être zen, accepter meilleur que soi. Les doigts me brûlent toujours quand j'ouvre une enveloppe : « *C'est quoi ce truc ? Je n'ai jamais vu ça !* » Ainsi, nous avons publié Pierre Senges, Jean-Louis Magnan. Le coup du manuscrit envoyé par la poste, c'est mon motif de gloire. J'y crois puisque cela m'est arrivé et que ça arrive à d'autres.

Vous cherchez le « jamais vu ça » ?

Je cherche un parti pris, quel qu'il soit. Tu veux être oulipien ? Tu veux être lyrique ? Expérimental ? Faire de l'écriture blanche ou du roman historique ? OK, mais fais-le à fond. Sois toi-même. La marque de fabrique de Verticales, c'est : pas de marque. Je cherche un auteur qui invente sa forme pour y mettre son paquet. Peu importe le paquet. Je cherche un auteur qui se pose la question de la langue, de la structure, qu'il raconte ou pas une histoire, que ce soit social ou pas, intime ou pas. C'est quoi ton enveloppe ? Là, le paquet devient intéressant. Le paquet en vrac sur la table, non, c'est indécent, obscène. Si j'ouvre une porte et que je découvre quelqu'un à moitié nu, je referme la porte. Le sujet ne fait pas l'affaire, même le plus amoral, le plus transgressif. Notre seule exigence, c'est la forme, celle que l'on invente, celle qui travaille sur les nuances, les ambivalences, les complexités.

Pagès l'éditeur : « Je cherche un parti pris. Tu veux être oulipien ? Tu veux être lyrique ? Faire de l'écriture blanche ou du roman historique ? OK, mais fais-le à fond. Sois toi-même. »



A lire

ffff **Le Soi-disant**, d'Yves Pagès, éd. Verticales, 296 p., 18,90 € (lire Téléràma n° 3026).

Quelle différence entre l'intime et l'obscène ?

Quand il est servi par une forme, une langue, l'intime est universel. Les gens ont leurs sales petits secrets – je dis ça sans mépris – et, chose étonnante, ils écrivent leur intimité

à coups de lieux communs. Ils ne se dépêtent pas de la langue dominante. Ils révèlent des choses troublantes, révoltantes avec la langue de ceux qui les oppressent. Ils sont incapables de forger leurs propres outils. Ça, c'est obscène.

Comment travaillez-vous votre propre écriture ?

En bannissant l'émotion viscérale. Je veux mettre de la distance et laisser vibrer, presque imperceptiblement. Je ne suis pas mes personnages, mais leurs histoires me touchent de si près que ma tendance première est de crier, gueuler, pleurer, donc je m'oblige à calmer l'émotion, à inventer une langue pour donner du sens. J'ai horreur de la prise d'otage viscérale. Je n'aime pas voir les gens pleurer au cinéma. J'aime que l'on me donne à pleurer mais je ne marche pas si l'on veut me faire pleurer en me montrant des gens qui pleurent. Top départ ! A vous, pleurez ! C'est indigne. L'art, ce n'est pas ça ! J'ai une parade : mon « gueuloir ». Je lis à voix haute mes textes, et, à l'oreille, j'entends si le rythme est bon ou pas, si je suis lourdaud, didactique, ronflant. J'écris des romans, mais la forme roman m'emmerde ! Alors j'essaie de le mettre en crise, de le fracasser, tout en restant ce que je suis. Mais il y a une limite : si l'on casse tout, qu'on ne raconte plus rien, qu'il n'y a plus de personnages,

on pète la boussole et on est paumé, auteur comme lecteur. Je prends la forme roman pour y mettre de la poésie, la mienne, celle qui serait une Babel des langues. Je veux que l'on entende dans mon écriture toutes les langues : les slogans, la publicité, les injonctions administratives, les barbarismes, les lapsus, les malentendus, les quiproquos, les parlottes de bistrot. Je veux qu'on y entende cette langue qui circule, qui porte toutes les classes sociales, tous les corps, les visages, les souvenirs, les plaisirs, les déplaisirs. Ma poésie, ma Babel, c'est le bouche-à-oreille, des histoires usées par des bouches différentes. L'oralité va de l'individu au collectif, et le commun me concerne. Le sarcasme, le cynisme, très peu pour moi. Je veux que dans mon écriture résonne le monde. Il y a du politique dans ce que j'écris. J'exprime la complexité qui m'habite. Je traque la nuance, décortique les impulsions qui font ma vie. J'organise des correspondances, des variations. Je cerne les contradictions économiques, sociales en partant de moi et non pas de nulle part. Une fois encore, je vais de l'intime au collectif, et vice versa. Je fais la navette !

Vous avez publié en 2000 *Petites Natures mortes au travail*, puis en 2003 *Portraits crachés*, des recueils de textes courts.

Vous vouliez sortir du roman, varier les genres ?

Je m'interrogeais : comment parler des « petits autres » – les gens au boulot, bureaux, usines, supermarchés –, comment les intégrer dans mon univers poétique ? La forme fragmentaire est moins romanesque, et plus chorale. Ce ne sont pas des textes de fiction, mais des « docu-fictions », je joue sur le vécu et l'imaginaire. Chaque texte court est le portrait d'un individu. Chacun a sa généalogie, sa propre vie, ses prises de bec avec la réalité, le social. Mis en série, les uns avec les autres, ➤

ils deviennent autre chose, d'autres personnes. Ensemble, ils résonnent différemment. Chaque individu fait écho à l'autre, au-delà des clivages sociaux, géographiques, temporels. Ce que l'on croyait très singulier devient commun. Cette mise en perspective sérielle dessine une image de groupe, donne une comédie humaine.

La place donnée au travail dans une vie vous préoccupe particulièrement ?

Le travail ! C'est la seule question qui vaille ! C'est – ou cela devrait être – le b.a.-ba de la politique. Nous devons nous interroger sur les mutations du travail. La notion de travail. Ma génération vit une révolution folle, et n'a pas les outils pour la penser. On abolit le salariat classique, le plein emploi stable. Doit-on être nostalgique de cela ? Moi, je ne le suis pas. Mais ne doit-on pas revendiquer des droits liés à la précarité ? Les étudiants, ceux qui bossent à temps partiel, sont des travailleurs qui s'ignorent ! Ils sont de plain-pied dans le marché du travail et ne sont pas reconnus. Les politiques et les syndicats traînent la patte, ils ne comprennent rien, ou ne le veulent pas. Les intérimaires, les précaires ne sont pas les ennemis de la classe ouvrière. C'est eux, aussi, la classe ouvrière aujourd'hui.

Écrire, éditer, travailler dans le livre, c'était votre vocation ?

Surtout pas ! Adolescent, je voulais être coursier. J'adore le deux-roues dans Paris, circuler librement. Je m'imaginai taxi, ou guide urbain qui raconterait aux touristes des balivernes. Si je suis honnête – et je vais l'être –, c'est le cinéma qui m'a offert mes premiers émois artistiques. Mes premières séances de ciné, je suis sorti à bout de souffle d'émotions, en érection, avec le désir de faire la révolution. Faut dire que ce que je voyais, c'était des films américains et italiens des années 50, 60, l'apogée du



je lisais – toujours en cachette – des érotiques du Moyen Âge, Gide, Sade. J'étais attiré par la poésie, les marges, les surréalistes, Calaferte, Cendrars. Mes parents étaient inquiets. L'année du bac, je devais réviser les maths, je tombe sur Faulkner, *Le Bruit et la Fureur*, et Dostoïevski, *Les Possédés*. Et là, déclic : ces livres m'ont explosé le cerveau. J'ai alors retrouvé ce

trouble que j'avais connu avec Antonioni. Il se passait quelque chose de pas normal, ce n'était pas seulement captivant, mais troublant. On entre dans une œuvre d'art, dans l'intimité de celui qui l'a créée, on y perd ses certitudes, et on se dit : « *Ce truc a été écrit pour moi.* » Ça, c'est de la révélation ! **Le *Soi-disant*, votre dernier roman, débute en 1973. Comme votre personnage, cette année-là, vous aviez 10 ans...** Les années 70 sont mes années de maturation intellectuelle. Mon existence s'est forgée là. Je viens de là. A cette époque, les gens avaient un sens très fort de l'Histoire. Ils se posaient des questions existentielles, remettaient en cause la politique, leur mode de vie. Interrogeaient le monde. Mes parents étaient

Pagès l'écrivain : « Je veux qu'on entende dans mon écriture cette langue qui circule, qui porte toutes les classes sociales, tous les corps, les visages, les souvenirs, les plaisirs, les déplaisirs. »

cinéma indépendant... Chez mes parents, il y avait trop de livres. Je vivais entre quatre murs de livres, c'était monstrueux. Il y avait plusieurs bibliothèques – sciences humaines, sciences dures, littératures française et étrangère, et, celle sous clef, l'érotique. Par goût de l'effraction, je me suis évadé, je suis allé dehors. Dehors, c'était le ciné, et la télé chez les copains. J'ai vu tout gamin : des nanars et des films intellos, des choses pas faites pour mon âge. *La Nuit*, d'Antonioni. J'ai le souvenir précis d'un ennui terrible, mais je résistais au sommeil parce que ce truc étrange me captivait. Il ne se passait rien, je m'emmerdais, et pourtant je trouvais cela génial. J'étais marqué à vie. Depuis, je recherche sans cesse ce trouble-là.

Alors, aucune lecture, enfant, adolescent ?

Mon père, d'origine très modeste, a bénéficié de l'ascenseur social. Il était chercheur au CNRS, dans un laboratoire de psycho-sociologie. Il me mettait la pression. Il me lisait *Les Misérables*, pour que je sois nourri de textes sacrés. D'ailleurs, je n'ai plus le besoin de relire les contes de Voltaire ou les Écritures, ces textes sont en moi. Forcément, Jules Verne, *Le Club des Cinq*, je trouvais ça débile. Je piquais à mon père ses livres politiques ou de philo. A 11 ans, j'ai lu Freud, à 13, Kant, à 14, Nietzsche. *Zarathoustra*, c'est un extraordinaire livre pour enfants ! Je ne comprenais pas tout, mais j'étais fasciné par tous ces mystères. C'était plein de savoirs prodigieux à décrypter pour quand je serais grand. C'était écrit dans une langue qui m'était étrangère mais qui ressemblait étrangement à la mienne, c'est-à-dire faite d'interrogations. Vers 16 ans,

très politisés, militants. La maison était le QG d'un tas de comités d'action de l'après-68. Ça parlait féminisme, Lip. Ça organisait des manifestations, fumait des clopes. C'était joyeux. Mes parents s'occupaient de la misère de la planète et foutaient la paix à leurs enfants. Ils n'étaient pas laxistes pour autant. Ils nous ouvraient des fenêtres sur le monde. Tout le contraire d'aujourd'hui. L'air du temps est au repli sur soi, à la glorification de la sphère privée. A l'époque, je voyais dans leur tourbillon une magnifique régression infantile ! 10 ans, c'est l'âge où l'on philosophe aussi. Je me posais les mêmes questions qu'eux : qui suis-je ? où vais-je ? Les années 70 étaient vivifiantes. J'en garde ce souvenir indélébile que tout pouvait changer du jour au lendemain. Il se passe quelque chose dans le monde ? Hop, on s'en empare, on réagit ! Ce n'était pas de la compassion, c'était du concret. Le Sahel était dans mon assiette ! Ma mère nous racontait Lip et c'est comme si je l'avais accompagnée soutenir les grévistes. Tout cela m'a nourri, même si rétrospectivement je ne suis pas 100 % d'accord avec tout ce qui a été dit, fait. J'ai appris que le monde me concernait. Tout jeune, j'ai eu l'intuition que le reniement était chose déplorable. Que se laisser envahir par l'aigreur, c'est se créer une prison. Ceux qui vomissent sur ces années-là, sur tout ce qui a été gagné de liberté, de générosité, de dignité à partager, je les hais. Ma famille m'a appris la solidarité, une sorte d'intelligence ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE LAVAL

PHOTOS : RUDY WAKS POUR TÉLÉRAMA

JEAN-FRANÇOIS ZYGEL

Le classique pour tous !



TRANSFUGE

MAGAZINE CULTUREL

M 09254 - 12 - F: 7,50 € - RD



\#19\018\02-2008\7,50 €



par Fabrice Lardeau

LE 6 FÉVRIER 1973 au soir, le collège Pailleron, dans le XIX^e arrondissement de Paris, était détruit par un incendie. Le bilan s'avéra particulièrement lourd : vingt morts (dont seize enfants). Le feu avait été déclenché par deux collégiens ignorant la présence d'autres élèves dans l'établissement. Ce dernier s'effondra en quelques minutes, ne laissant aucune chance aux victimes. Une vive polémique débuta à propos de la structure du bâtiment et des nombreux collèges de « type Pailleron » qui existaient alors dans l'Hexagone. C'est à partir, ou plutôt autour de ce drame qu'Yves Pagès a bâti un roman ambitieux, touchant et inventif. *Le Soi-disant* n'est pas la chronique paresseuse d'un fait-divers, mais un texte qui recrée le monde à travers le regard d'un enfant et possède de nombreuses strates, intime, linguistique et générationnelle.

TENDRESSE PARTICULIÈRE

Le narrateur, Romain Anselme, a 10 ans. Élève en classe de sixième, il habite en face du collège Pailleron. Lorsque le bâtiment s'embrase, il se trouve seul à la maison et, depuis son balcon, aperçoit sa sœur aînée, Marianne, prisonnière des flammes. Il s'évanouit, choqué. A son réveil, il va se cacher pendant trois jours dans la cave de son immeuble. Pourquoi avoir fugué ? On apprend qu'il a involontairement aidé l'incendiaire, Cyril, jeune homme de quatorze ans, a enflammé une poubelle. A son retour, alors que sa sœur est entre la vie et la mort à l'hôpital, Romain va être interrogé par la police, soumis au verdict des psychiatres, de la justice. Le lecteur plonge dans la conscience d'un enfant confronté aux adultes : il essaie de comprendre ce qui se dit autour de lui et, avec ses mots, son imaginaire, réinterprète le monde. Yves Pagès a une tendresse particulière pour cet âge intermédiaire situé avant l'adolescence. A l'instar de ce qu'il avait réalisé dans *Les Gauchers* (Julliard, 1993), il sait habiter les voix d'enfants et les nourrir de son expérience d'adulte. Celle de Romain est pleine d'humour, d'énergie. Pour justifier sa disparition, il se sert d'un livre de philosophie glissé par

Romain, le narrateur du nouveau roman d'Yves Pagès, a 10 ans en 1973. Et il doit rendre des comptes à la justice des adultes. A travers ce regard enfantin et décalé, l'écrivain nous raconte avec finesse l'effervescence d'une société post soixante-huitarde bourrée de paradoxes.

Yves Pagès fait l'enfant

erreur dans son sac et invente le nom d'un mystérieux ravisseur : Manuel Kant. Personne ne pourra évidemment l'arrêter... Dans l'esprit de Romain, le transfert d'un foyer d'accueil au Quai des Orfèvres est vécu comme un enlèvement, l'affrontement entre lycéens et police devant le collège, comme une scène de western. Ses péripéties évoquent parfois celles d'Holden Caulfield, le personnage de Salinger. Comme *L'Attrape-cœurs*, *Le Soi-disant* est une odyssée verbale. Romain questionne et chamboule avec une vraie/fausse naïveté le langage des adultes, fait de titres ronflants, de formules toutes faites : son avocat est un « Maître-enchanteur » et son ravisseur imaginaire lui a imposé un « baiser violé ». Lecteur de Céline, auquel il a consacré un essai (*Les Fictions du politique* chez L.-F. Céline, Le Seuil, 1994), mais aussi de Gombrowicz, Queneau et Alfred Jarry, Yves Pagès offre un vrai festival de mots et d'expression ; il joue sur les sonorités, fonctionne par analogies et déplacements : en changeant une lettre, les plaisirs solitaires deviennent... solidaires. Romain, à travers le livre de Kant auquel il ne comprend rien, voit la langue des adultes comme « une langue morte », il démonte l'esprit de sérieux des grands. *Le Soi-disant* se déroule de février à juillet 1973. Au cours de ces six mois, Romain, par cercles concentriques, va nous brosser le portrait d'une famille et d'une société. Monsieur Anselme est gérant d'un cinéma, l'Albatros.

Son épouse est technicienne dans l'audiovisuel. Leur couple bat de l'aile. Le premier est plutôt macho, porté sur la boisson ; la seconde est une égérie féministe. A travers Romain, qui se sent délaissé, Yves Pagès dresse un portrait tendre/amer de parents soixante-huitards. Il montre leur vivacité, leurs engagements, mais aussi leurs paradoxes... Jamais manichéen, le roman contredit la vision catastrophiste de l'époque donnée par Houellebecq dans *Les Particules élémentaires*.

CORPS SOCIAL FRAGILE

Avec la même finesse, il brosse un tableau de la société pompidolienne, restituée à travers un ensemble de détails : les chansons de Janis Joplin, *Pif Gadget*, les albums de *Spirou*, le scandale du *Dernier tango à Paris*, mais aussi l'éditorial célèbre de Jean Cau, « Nos lycées brûlent », et les nombreuses manifestations, les slogans : « Pas de lycée sans feu ! A bas le racisme anti-jeune ! Nous sommes tous des cas difficiles ! » Marianne, avant d'être tirée d'affaire, va rester dix semaines entre la vie et la mort, en suspens. Doit-on voir dans son prénom une métaphore du pays ? D'un corps social fragile, hésitant à se régénérer ? Yves Pagès parvient magnifiquement à restituer une époque qu'on dit aujourd'hui vouloir « solder ». Il nous rappelle que la littérature, face au « soi-disant réel », a plus que jamais son mot à dire – elle peut même avoir le dernier mot. •



LE SOI-DISANT
GALLIMARD
295 p., 18,90 €